

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 36

Artikel: Au service de Naples : [suite]
Autor: Meylan, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208914>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Vegné po veri ci fromeint...?
 — Po lo veri?
 — Oï. Qu'in ditè-vo?
 — Ma fai, ma fai, à ta pliance ne saré pas traô tiet fère...? Ste lo viré, que lo selâo ne cillirai pas, ne balhiè rin por voue. Ora, se pliaô, t'i din lo casse dè falhaf onco lo rêverî, et adan sè trovèret tot inbouèlâ... Lo laissi dinsi l'est quazu mau fè, s'incrottè adi mè...? Ma fai, fâ quemin te vudri. Mè, mè faut allâ portâ clliaô truffès à la fenna qu'a fan d'in couafè po lo goûtâ.

On iadzo que Justin l'est zu via mè su met à guegnî mon blyâ tot in sondzin à cein que vegnâ dè mè dere. Ruminâvo adi, quand la Francoletta, que lyenâvè perque, s'est trovâve derâi mè sin que m'in apêchaïvo.

— Vo m'ai fè pouaïre, Francoletta.
 — Estiuzâdè! Passâvo on bet su vo po allâ pllie lhein.

— Vo v'itès bin incoradja! Vaf onna pucheinta bracha dè lyenès!

— Mè dèpatso dèvant que pliaôvè.
 — Ne vaô pas pliovaï, lo teimps sè rêfâ tot bî.
 — Volhaf praô vaire...?!

— Quin signo af-vo?

— Oh! laï ia ti lè signo dè pou teimps. Lè dzenelyès sè piaôlyan, l'allâye vint mouva, ié trovâ mè malyès roulyès su lo laviao, la lena l'avèi on cerno hiaïr'à né quand iallâvo aô lhi; et la mouèta dè Tsantaôre, l'ai-vo pas oya sta matenâ avoué sè grochès chôquies? Pu, — mè z'infants l'an bî sè fottèrè dè mè quand lo vouafto, — lo remanet, po sti maf, ne montrè pas onna brequa dè bî. Marquè ouora, pliodze, moulyon, tenéro, tempétueux... Tiet, lo teimps l'est quemin lè dzeins, l'est tot dètraquâ. Sè rêmèttret paôtitrè lè caniculès passâyes...?

— Pè moyen?... Faut atteinde, dan.
 — Laf ia rin d'autro à fère.

— Partî-vo?

— Vaf. Yé fan d'allâ quantiaï Grantès Pouzès à Emile daô Tsati. L'an de que l'avan ratellâ et que restâvè tant dè bî z'èpis!

Lé laïcha allâ et, la tita plifnna dè signo dè pliodze et dè pou teimps, mè su met tot bounamin à veri on andin. Tot'in verin ié oyu onna débordenâye quemin se tenâvè su la montagne. Ié lèva la tita et m'a simbiyâ que lo teimps vegnâf bas et s'impliessâf aô fond. Cein m'a copâ la brassa. Yé pliantâ din terra m'n'âta dè ratî et m'est rêvegnâi à l'idée cein que Justin aô Sapeu m'avâf de : « Ste lo viré, que ne fassè pas bî, l'est tot po rein, l'est dè l'ovrazzo de sindzo. » Règuegno lo teimps et ié cru avâf cheintu onna gotta. Adon mè su de : « Tiet faut-tè fère? Lo veri? Pas lo veri?... Faut-te pas lo veri aô bin faut-te lo veri?... Apri lo cerno dè la lena, apri que lè dzenelyès sè san piaôlyè et que la mouèta dè Tsantaôre l'a praô chargolâ, vaô pas manquâ dè veni ôtiè. Ma fai, mî sè teni cutsi tiet dè lo veri po lo mettè à la pliodze. Foto lo camp! » Rimpougno m'n'âta dè ratî et via parti.

Ora, tiè-te arrouvâ? L'a fè bî quantia la né, que se iavè veri mon blyâ sarâf ramassâ et à la chotta à l'haôra que l'est; ka, la pliodze qu'on mè prèdezaï, n'est vegnaïte tiet voue, apri dèzonnâ.

Vaidè-vo, quand vai idée dè fèrè ôtiè, ne fèdè pas quemin mè avoué mon fromeint daô Pontet, m'â allâ-lâ rondo, san tant èmalyi, et sin vo z'amuzâ à atiutâ Pierro, Dzâtîè et Djan. Tant pis se vo vo trompâdè et maôdè lè dâi in apri.

OCTAVE CHAMBAZ.

Le civet. — Deux messieurs entrent dans une auberge, au temps de la chasse.

— Dites-moi, patron, fait l'un à l'aubergiste, servez-nous du civet pour deux; mais pas comme l'autre jour, vous savez bien.

— Je vous entends, reprend l'aubergiste, ne réveillez pas le chat qui dort; cette fois, vous serez content.

AU TEMPS DES BATZ¹

Le prix de la vie il y a 68 ans.

IV

DANS l'industrie manufacturière proprement dite, le taux moyen des salaires ne s'écarte pas sensiblement de celui des salaires des artisans, comme le montre le relevé suivant pris dans quelques-unes de nos fabriques.

Moulins à farine, huileries, scieries, etc., répandus dans nos divers districts. Ouvriers nourris, logés, 144 à 200 fr. par an.

Dans un des établissements les plus importants du chef-lieu, le taux moyen des salaires des garçons meuniers dans la force de l'âge est de 30 à 34 ½ batz² par semaine; plus la nourriture, le logement et le blanchissage.

Brasseries, distilleries. Mêmes salaires.
Fabriques de chocolat (assez nombreuses). Ouvriers, sans la nourriture, environ 16 bz. par jour.

Quelques-uns sont payés à l'année à raison de 144 à 200 fr., avec la nourriture et le logement.

Les enfants reçoivent de 3 à 5 bz. par jour.

Fabriques de chandelles (assez nombreuses). Ouvriers, sans la nourriture, 14 à 15 bz. par jour.

Féculeries. Ouvriers, de 9 à 15 et jusqu'à 20 batz par jour, sans la nourriture.

Tuilleries. Ouvriers, logés et nourris, 144 à 200 fr. par an.

Les enfants, logés et nourris, reçoivent environ 24 fr. pour les mois pendant lesquels a lieu la fabrication.

Tanneries. Ouvriers travaillant à la journée, 15 à 18 bz. par jour, sans nourriture.

Le salaire de certains ouvriers payés à la pièce pour des ouvrages plus difficiles va depuis 16 jusqu'à 30 bz. par jour.

Filatures de coton. Ouvriers : Hommes à la journée, en moyenne 11 bz. Femmes, 6 à 7 bz. Enfants au-dessous de 16 ans, 2 ½ bz.

Filatures de laine. Mêmes salaires.

La durée du travail n'excède jamais pour les enfants douze heures. Pour les hommes et les femmes elle est quelquefois de quatorze heures. Dans les deux cas, il y a 1 ½ heure consacrée au repos. Les enfants ont en outre une heure, et parfois davantage, pour suivre des leçons qui leur sont données par un maître choisi par les chefs. Ceux-ci remarquent que le travail de la filature, tel qu'il est réglé, ne nuit pas aux enfants et leur est favorable sous le rapport des habitudes d'ordre, de propreté et de bonne conduite auxquelles ils sont astreints.

Fabriques de tissage de coton, ou coton et fil, ou fil et laine. Ouvriers, 2 ½ bz. par aune pour des cotonnades de ¼ ou ½ de large, sans nourriture; 3 à 3 ½ bz. par aune pour les milaines.

L'ouvrier peut tisser de 4 à 6 aunes par jour, suivant son habileté et son assiduité. La moyenne des ouvriers tisse environ 4 aunes, en travaillant de 10 à 12 heures par jour. Cette classe d'ouvriers est fort portée à chômer le lundi.

Les fabriques d'Argovie et autres font une concurrence redoutable aux nôtres, qui sont peu nombreuses et sur une petite échelle. Dans ce moment, le prix du tissage dans les Cantons allemands est d'un quart ou d'un tiers et parfois de moitié meilleur marché que chez nous.

Fabrique de papiers peints. Ouvriers, de 10 à 14 bz. par jour. Enfants, de 3 à 5 bz. par jour.

A la papeterie de la Sarraz, deux ouvriers gagnent de 18 à 25 bz. par jour.

Les autres de 12 à 16 bz., suivant la durée du travail, qui peut aller parfois jusqu'à 16 heures.

¹ Note sur le taux des salaires dans le canton de Vaud, lue à la Société vaudoise d'utilité publique, le 24 avril 1844, à Lausanne, par M. Alexis Forel.

² Le batz valait 15 centimes.

— Quelques ouvriers et quelques enfants veillent une nuit alternativement.

D'autres ne gagnent que 9 à 10 bz.

Les femmes travaillant à la tâche, 6 à 9 bz.

Les enfants, 3 à 7 bz.

Ces ouvriers, pas mieux payés en général que les ouvriers de terre, mais dont le travail plus assuré obtient un salaire total un peu plus élevé, peut-être, sont mariés pour la plupart et vivent chez eux dans le bourg comme nos campagnards. Presque tous possèdent un peu de terre, tout au moins un plantage ou un jardin. Ils mettent peu à la caisse d'épargne, mais dès qu'ils ont quelque argent en réserve, ils l'emploient à des achats de terrain, même à d'assez grandes distances. Ce fait se reproduit ailleurs dans notre Canton, dans d'autres parties de la Suisse, en Alsace, etc. Il montre que les moyens d'attacher les ouvriers au sol et d'améliorer leur position existent là où une agglomération excessive, trop fréquemment le fruit d'une mauvaise législation, ne les entasse pas trop outre mesure.

Les ouvriers de cette fabrique sont des gens du pays, dont plusieurs ont été tirés de la classe la plus pauvre. Les travaux des femmes nuisent peu aux soins du ménage, et les enfants fréquentent l'école primaire en hiver aussi assidûment que tous ceux du village. En été, le travail les appelle davantage dans l'atelier, comme les autres dans les champs.

La Sarraz possède quelques usines, moulins, tanneries, où les ouvriers en petit nombre obtiennent le salaire courant. (A suivre.)

Le portrait. — Un jeune homme faisait la cour à une jeune fille, à l'insu de la famille de celle-ci, qui n'eût sans doute pas donné son approbation à ce « flirt ».

Voulant, à l'occasion de son anniversaire, offrir un cadeau à l'objet de sa flamme, il crut ne pouvoir lui causer plus de joie qu'en faisant faire son portrait.

Il alla donc chez un peintre.
 — Monsieur, lui dit-il, veuillez faire mon portrait, mais, je vous en prie, faites-le de manière qu'on ne me puisse reconnaître.

FEUILLETON

Au service de Naples

PAR AUGUSTE MEYLAN

IV

L'AUTOMNE, à Naples, est la saison des pluies. Avec la pluie, les fièvres, et les étrangers leur paient presque tous leur tribut. Or, un beau jour, il me fut impossible de suivre mes camarades à l'exercice du matin, et je dus me porter malade. Le docteur Kaufmann, un ancien ouvrier cordonnier, qui guérissait quelquefois ses patients m'envoya à l'hôpital de la Trinita.

En y arrivant, je dis un adieu mental à tous les bons camarades du régiment. On me fit poser mes effets, puis, vêtu d'un pantalon blanc, d'une capote et d'une blouse blanche et d'un grand manteau de dragon en laine blanche, je pris place dans une petite chambre, en compagnie de trois autres fiévreux, dont un mourut la nuit même. C'était un Calabrais, devenu comme ils le sont tous. Dans son agonie, des notes de saints s'échappaient de sa bouche. Par moment il appelait sa mère, puis il expira. Le lendemain matin, quand les galériens vinrent balayer la chambre, l'un d'eux, jeune homme de dix-sept ans, s'approchant du lit, dit à son camarade : « Tiet encore un; voilà un lit qui n'a pas de chance; c'est le quatrième que j'emporte. » Puis, glissant la main entre le traversin et le matelas, il retira quelques pièces de cinq sous, seule fortune du mort : « C'est pour la madone », fit-il en riant.

Combien j'en ai vu mourir, de ces jeunes gens minés par le chagrin et la nostalgie! Ils se promenaient à pas lents sur les toits plats de l'hôpital.

regardaient, de leurs grands yeux mélancoliques, les paquebots qui allaient au loin vers la patrie, traçant dans la mer un long sillage et laissant dans le ciel de longues spirales de fumée noire. Souvent, en passant leur visite douanière, les docteurs trouvaient quelque pauvre enfant, froid et raide, endormi du sommeil éternel, sans doute avec, dans le cœur, la pensée de cette patrie si chère que regrettaient tous les Suisses à l'étranger. Les galériens de l'hôpital arrivaient alors avec leur grande caisse et, sans précaution aucune, jetaient ce pauvre corps amaigri dans la salle des morts, où les docteurs et carabins, manches retroussées, se livraient à toutes les expériences de leur métier.

J'eus longtemps le délire; puis je pus m'asseoir dans mon lit et regarder de là, pendant la nuit, le Vésuve en face de nous qui lançait ses feux retombant en gerbes sur ses flancs. Plus tard, je pus me lever et me promener sur les terrasses de l'hôpital, où se tenaient, accoudés sur les murs, de pauvres poitrinaires. Il aurait fallu à ces pauvres gens un vin généreux, quelques mets succulents. Hélas! quand venait le samedi, on avait la « soupe aux chiens », gamelle d'eau bouillante dans laquelle nageaient quelques croûtons de pain, et nous étions arrivés à les compter.

Un beau matin, après m'avoir consciencieusement examiné, le docteur me trouva en assez « mauvais » état pour pouvoir quitter l'hôpital. Avec quelle joie j'endossai le pantalon de toile et la capote bleue, dans laquelle on aurait aisément introduit deux personnages comme moi! J'avais l'air d'un de ces fantômes qu'on place dans les blés à l'époque de la moisson.

En rentrant au régiment, je serrai la main bien fort à tous mes camarades. Tel est l'égoïsme du soldat : tous m'avaient déjà presque oublié.

Le nouvel-an et ses fêtes passèrent. Depuis longtemps j'étais passé au bataillon, c'est-à-dire que j'avais appris à me balancer sur la partie droite du corps en maniant une énorme trique : c'était l'escrime à la baïonnette; puis je connaissais assez le maniement du fusil pour ne pas crever l'œil du camarade placé devant ou derrière moi. Une année s'était écoulée depuis mon arrivée au régiment; j'avais peu à peu pris mon parti. L'année suivante, le régiment partait pour la Sicile; nous nous en faisions une fête.

En automne, on nous conduisait au Champ-de-Mars avec la garnison de la ville. Il y avait les trois régiments suisses, les bataillons de chasseurs, la cavalerie, dont les trois quarts au moins étaient encore armés de l'antique fusil à pierre. Il y avait la garde royale, dont les panaches blancs, les grands favoris noirs, les pantalons rouges et les tambours accompagnés de fifres faisaient un effet magique. Alors, au commandement du vieux général Lauza, ou de Pignatelli, toutes ces troupes se mettaient en mouvement dans les hautes herbes du Champ-de-Mars, décrivant des cercles à perte de vue, se déployant en bataille, se repliant, formant des colonnes d'attaque; puis l'artillerie, dont les chevaux écumaient, passait comme le vent devant nous, traçant de larges sillons dans les bruyères. Nous appelions ces manœuvres « tirer de l'eau ». Vers le soir, les régiments regagnaient les casernes dans toutes les directions : le deuxième rentrait dans son grand couvent sombre, la musique jouait le défilé; chacun s'endormait, harassé.

Le 22 mai 1859, à deux heures du matin, j'entends battre le tambour de garde : « Aux fourriers ! » J'en faisais les fonctions. Je me lève immédiatement. Mon livre d'ordre sous le bras, j'attends devant la chambre du secrétariat l'explication de cette batterie inusitée dans les annales du régiment.

— Messieurs, nous crie l'adjudant, le roi est mort; son fils, François II, le remplace; voici l'ordre du jour.

Je ne sais pourquoi, le voyage en Sicile me parut bien compromis. D'autre part, je ne sus que me réjouir de cette mort, qui allait amener quelque changement dans notre triste existence.

« Ferdinand II, disait l'ordre du jour, est mort en priant Dieu pour cette noble et illustre armée de terre et de mer, dont les preuves innombrables de vaillance resteront marquées pour la postérité. »

En ce qui me concerne, je n'avais jamais entendu, à part un incident, parler de l'armée de mer, dont tous les exploits se réduisaient à la capture de quelques barques de contrebandiers. Quant à l'armée de terre, pendant deux ans, je n'avais assisté qu'aux grandes manœuvres du Champ-de-Mars, à

quelques promenades militaires dans les environs, et à bien des processions, où nous ne brillions qu'à l'aide de nos habits rouge écarlate.

Le jour même, place du Château, les vaillantes troupes de terre et de mer prêtaient serment au nouveau roi. Ce fut d'abord la garde royale qui défila devant nous en criant : « Vive François II ! » Je vois encore leurs panaches blancs, que le vent emporte en arrière, leurs longs favoris mêlés aux poils de leurs grands bonnets noirs, leur drapeau blanc aux fleurs de lis, se déroulant dans les airs, et leur colonel élevant par trois fois son épée en criant : « Evviva Francesco nostro re ! » Lorsqu'arriva notre tour, officiers et sous-officiers crièrent bien fort : « Vive le roi ! » Quant à nous, simples soldats, nous fûmes froids et impassibles.

Pendant trois jours, les canons des forts, de quart d'heure en quart d'heure, tiraient leurs salves de deuil. Les mâts des bâtiments inclinés en terre, les églises tendues de noir, les officiers de l'armée un crêpe autour du sabre; enfin partout un deuil factice, et la guerre continuait dans la Haute-Italie.

L'enterrement du roi fut un événement dans cette bonne ville de Naples. Pendant trois jours et trois nuits, de tous les points du royaume arrivaient les régiments de ligne, les chasseurs, les muletiers, hussards, dragons. Des troupes qu'on n'avait jamais vues débarquaient : c'étaient des régiments aux cols bleus, oranges ou verts, qui venaient de Calabre et de Sicile. Des tambours et des sapeurs portaient encore sur leur uniforme les armoiries de Sicile, une tête et trois jambes. Puis des régiments entiers de cavalerie sur leurs rapides chevaux noirs. Tout cela traversait les rues de la ville, campait sur les places publiques. Les chevaux étaient attachés aux piquets fichés en terre. Le soir, la retraite sonnait partout; on voyait courir dans les rues les dragons aux éperons sonnants, les chasseurs aux guêtres de coutil, la ligne aux pantalons rouges. Naples semblait une ville envahie.

Ce fut bien autre chose quand toutes ces troupes, alignées dans les rues, exécutèrent par trois fois les salves des morts, pendant que passait le cortège funèbre, composé des voitures royales, des bouffons du roi. Tout se suivait : ses chiens favoris, ses chevaux de selle, ses généraux. C'était un spectacle inouï, incroyable.

Nous reprîmes notre vie habituelle. Notre départ pour la Sicile était ajourné. On n'en parlait plus. Quelques cas de choléra se manifestaient dans les casernes. J'avais une telle peur de l'hôpital, que je n'osais visiter mes camarades qui y allaient faire un stage. Les uns en revenaient, les autres n'en revenaient pas.

Le nouveau roi se montrait peu; il semblait ne pas régner à Naples. La reine avait souvent visité les casernes, toute seule, accompagnée seulement par deux beaux chiens danois, qui couraient devant sa voiture.

Les événements d'Italie avaient leur contrecoup à Naples. Les recrues ne pouvaient plus traverser la Lombardie, aussi les transports devenaient-ils de plus en plus rares. Des frontières de Suisse, elles passaient par l'Autriche, venaient s'embarquer à Venise ou à Trieste, et, après un voyage de trois mois, nous arrivaient par mer dans un état pitoyable, après avoir fait le tour de l'Italie. Les compagnies s'affaiblissaient à vue d'œil.

Le bruit courait que la Suisse allait prendre des mesures sérieuses pour empêcher les enrôlements aux frontières. Les capitulations conclues par le gouvernement napolitain allaient être périmées sans chance d'être renouvelées; celle de Berne était à son terme. Les soldats savaient tout cela, et les commentaires allaient bon train. Il y en avait même qui avaient vu un officier fédéral avec le brassard et la croix blanche. Tel est le soldat : à force de porter l'uniforme, il ne peut s'imaginer que les choses puissent se traiter autrement que militairement et en uniforme. (A suivre.)

Quelque part. — Un monsieur qui voulait absolument connaître tout le monde et savoir tout est un jour présenté à l'un de nos magistrats les plus éminents.

— Il me semble, monsieur, vous avoir déjà vu quelque part, dit notre fat avec un air de suffisance.

— C'est bien possible, monsieur.... j'y vais quelquefois!

LES ESCARGOTS

1840

Chassé du gîte par huissier,
Je cherchais logis au village,
Lorsqu'un colimaçon grossier
Me fait les cornes au passage.
Voyez comme ils font le gros dos
Ces beaux messieurs les escargots.

Celui qui me nargue aujourd'hui,
Semble dire : « Vil prolétaire !
» Il n'a pas même un chaume à lui !
» L'escargot est propriétaire ! »
Voyez, etc.

Au seuil de son palais nacré,
Ce mollusque, à base incongrue,
Se carre en bourgeois décoré
Tout fier d'avoir pignon sur rue.
Voyez, etc.

Il n'a point à déménager,
Il n'a point à payer son terme.
Ses voisins sont-ils un danger ?
Dans sa maison, vite il s'enferme.
Voyez, etc.

Trop sot pour connaître l'ennui,
Il fait son bien de toutes choses,
S'engraisse du travail d'autrui
Et salit le pampre et les roses.
Voyez, etc.

En vain, tentent de l'émouvoir,
Des oiseaux, les voix les plus belles;
Le rustre à peine à concevoir
Qu'on ait une voix et des ailes.
Voyez, etc.

Ce bourgeois a raison, ma foi ;
Fi ! du peu que l'esprit rapporte !
Mieux vaut avoir maison à soi :
On met les autres à la porte.
Voyez, etc.

En deux chambres, l'on m'a conté
Que leurs législateurs s'assemblent.
Je le tiens pair ou député :
J'en connais tant qui lui ressemblent.
Voyez, etc.

De ramper prenant sa façon,
Faisons de moi, s'il est possible,
Un électeur colimaçon,
Un colimaçon éligible.
Voyez comme ils font les gros dos
Ces beaux messieurs les escargots.

BÉRANGER.

A propos. — Un haut dignitaire de l'église se trouvait à une fête de la cour, à Saint-Cloud. C'était au temps des crinolines. Pour aller d'un salon dans un autre, il lui fallait passer au milieu d'un groupe de dames fort décolletées et dont les robes, très amples, fermaient le passage.

Voyant le prélat fort embarrassé, une de ces belles dames s'efforça de comprimer les plis bouffants de sa robe et dit, en souriant :

— Tâchez de passer, monseigneur; nos couturières mettent aujourd'hui tant d'étoffe aux jupes...

— Qu'il n'en reste plus pour le corsage, répond, en souriant, lui aussi, le spirituel prélat.

Kursaal. — Le *Kursaal* a rouvert hier vendredi ses portes. La jolie salle de Bel-Air a été complètement remise à neuf, en attendant l'agrandissement qui nous est promis pour l'an prochain. L'installation de l'éclairage de la scène a été transformée. C'est très réussi.

Quant au programme, il ne laisse rien à désirer. Pour cette première semaine, les attractions les plus sensationnelles sont les suivantes; elles sont à voir : les « 2 Stewhas », équilibristes et acrobates; les « 4 Modernis », jongleurs originaux de force; « Margaud », chanteur; « Karls », un amusant ventriloque, avec ses poupées; la « Pendule électrique », un numéro scientifique vraiment exceptionnel; enfin, des tableaux artistiques de tout premier ordre. Quelques vues cinématographiques fort intéressantes complètent cet alléchant programme.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATTO